



HAL
open science

Des jeunes à l'épreuve du face à face

Baptiste Besse-Patin

► **To cite this version:**

Baptiste Besse-Patin. Des jeunes à l'épreuve du face à face : Arrangements entre les âges dans un séjour de vacances. 2016. halshs-01229011v2

HAL Id: halshs-01229011

<https://shs.hal.science/halshs-01229011v2>

Preprint submitted on 18 Jan 2017 (v2), last revised 7 Mar 2017 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Des jeunes à l'épreuve du face-à-face

Arrangements entre les âges dans un séjour de vacances

Baptiste BESSE-PATIN

Résumé

À travers des données empiriques collectées durant une enquête ethnographique dans un séjour de vacances, cet article propose une analyse située des relations entre les jeunes en suivant une perspective interactionniste. Il s'agit d'interroger les incidences du faible écart d'âge entre « animantes » et « animés » alors qu'ils cohabitent durant quelques jours dans un contexte. À partir de situations occasionnelle et habituelles, cet article explore les arrangements entre les âges pour rétablir une frontière, mais non partagées, qui mettent à l'épreuve la face des animateurs.

« *Tu as quel âge? – 52 ans...* » répond SIMON, qui en a 21, à Lucie.

Cacher son âge ou le faire deviner, après insistance, est un échange souvent observé les premiers jours d'un séjour de vacances dans lequel des jeunes qui ne se connaissent pas sont rassemblés temporairement. L'apparente banalité semble pourtant receler l'occasion d'analyser plus avant un rapport social souvent occulté dans le contexte d'un séjour de vacances.

Les accueils de loisirs et les séjours de vacances n'échappent pas à l'ordre (social) des âges de la vie. Comme d'autres institutions de l'enfance, ils reprennent la séparation des âges selon un classement scolaire par cycles : des séjours « 3-6 » dits « maternels », « 6-12 » (« élémentaires ») ou « 3-12 » pour les « primaires » quand les « jeunes » – ou les « ados » – disposent de séjours réservés¹ aux « 12-14 » (ou « 14-17 ») correspondant aux « années collège » (ou lycée). Ensuite, ces accueils répondent aux nécessités de garde des parents pour leur progéniture qui sera alors confiée à un encadrement spécifique. Comme les « pions » du lycée, cet encadrement relève majoritairement d'un « job étudiant » (PINTO 2008) assuré par des « jeunes » dont la juvénilité est une compétence reconnue voire requise (CAMUS 2012). Précepte hérité du scoutisme, la figure du « grand-frère » fonda le moniteur idéal à l'autorité « naturelle » de par sa proximité générationnelle.

Cependant l'information dissimulée par SIMON, et bien d'autres, est le point de départ de l'enquête rapportée ici à travers des données empiriques collectées dans un séjour de vacances. Comment le faible écart d'âge entre les jeunes institué historiquement est masqué par plusieurs

1. Au sein desquels des organisateurs refusent de positionner des novices jugés trop « proches » de par leur âge et leurs (in)expériences.

stratégies au quotidien ? En observant comment les jeunes « animantes » s'en tiraient lors d'un séjour, il s'avère que leur jeunesse pouvait constituer une épreuve face à d'autres jeunes, « animés ». En utilisant dans ce texte l'opposition sémantique entre animantes² et animés, on désigne ceux que l'on appelle habituellement les animatrices et les « colons » pour souligner leur jeunesse partagée tout en marquant la différence statutaire. Par rapport à des enquêtes précédentes, il ne s'agit pas d'appréhender uniquement l'expérience et les relations des jeunes animés, comme le récent article de AMSELLEM-MAINGUY et MARDON (2011) ou celle des animantes, comme les travaux de CAMUS (2012), mais bien cette *proximité* au travers de leurs relations quotidiennes et situées.

CADRES DE L'ENQUÊTE

Repères théoriques

Suivant les propositions de la sociologie de l'enfance, elle suppose une conception dite relationnelle de l'enfance (et de la jeunesse) en les considérant comme des constructions socio-historiques. Il s'agit de dépasser les implicites de la notion de socialisation séparant les adultes civilisés devant éduquer et protéger des enfants naturellement asociaux définis par leurs « manques » et leurs « besoins » pour intégrer une société établie (THORNE 1987). N'étant plus seulement considérés comme des « êtres au futur » mais aussi comme des « êtres au présent », il s'agit de comprendre comment les enfants participent en tant qu'acteurs sociaux aux différents mondes qu'ils côtoient; c'est-à-dire prendre en compte leur "agency" dans des situations et leur structuration plus ou moins contraignantes. De la même façon qu'ils collaborent à la construction de « frontières » de genre (THORNE 1993), ils s'arrangent des relations générationnelles habituellement fondées sur la subordination des cadets aux aînés – dont leurs parents – qui n'empêchent ni les résistances muettes ou les négociations et les transgressions affirmées.

Parmi les premiers échanges rituels entre enfants, la demande de l'âge – en précisant le quart ou la demie année près pour les plus jeunes – et de la classe (scolaire) tiennent une bonne place après les prénoms respectifs. Par rapport à d'autres attributs difficilement cachés comme le sexe ou la couleur de peau, l'âge reste une information difficilement perceptible du premier coup d'œil mais, comme le montrait déjà PASSUTH (1987), les enfants sont bien conscients des différences d'âge, de leurs « classements » et de leurs hiérarchies. Par ailleurs, ils participent à la définition de marqueurs qui délimitent la frontière entre ce qu'il est possible de dire ou de faire lorsqu'on a tel « âge », selon si on est considéré comme plus ou moins « petit » ou « grand ». Si des négociations et des ajustements se réalisent régulièrement entre pairs (intragénérationnels), ils se confrontent dans un même temps aux catégorisations et aux assignations des parents et des professionnelles (intergénérationnels). Plus largement, ces rapports d'âge sont à saisir dans

2. Afin de faciliter la lecture, les prénoms des animantes sont indiqués en petites capitales. L'usage du féminin souligne la présence majoritaire de femmes dans l'animation et dans ce séjour.

des sociétés occidentales scolarisées qui ségrèguent les mineurs, réunis dans des institutions spécialisées selon un découpage par âges chronologiques selon les normes établies par une psychologie développementale qui s'est fondée sur cette mesure.

L'enfance, la jeunesse comme l'adultéité sont prises comme des catégories relationnelles qui s'insèrent dans un ordre générationnel et s'actualisent en situation selon le contexte. Ainsi, je cherche moins à définir des catégories d'âge qu'à saisir comment les âges et leurs classements sont des constructions quotidiennement négociées et réalisées au cours d'interactions situées. À quels âges peut-on aller acheter le pain ou des bonbons avec son argent de poche ? rester seul chez soi ? disposer d'un téléphone portable ? rentrer à minuit ? organiser une boum ? fumer ? boire de l'alcool ? Autant de pratiques ordinaires soumises à des évaluations et des classements d'âge les rendant conformes ou déviantes selon le sexe, la classe ou la "race" (sociale) et en fonction des situations. À la suite des travaux de MOORE (2003), je m'intéresse plus particulièrement aux séjours de vacances qui peuvent être l'occasion de remettre au travail ces frontières dans un contexte différent de la vie quotidienne des participants (AMSELLEM-MAINGUY et MARDON 2011).

De ce fait, il est nécessaire de reconsidérer le point de vue des enfants et des jeunes et j'ai opté pour une démarche ethnographique souvent privilégiée. Incidemment, ces rapports d'âge affectent la relation d'enquête tandis que mes caractéristiques externes affichent les apparences d'un jeune adulte. Pour les dépasser, MANDELL (1988) propose le « rôle de moindre adulte » ("least adult role") pour prévenir un adultocentrisme et reconstruire la distance sociale aux enquêtés au risque de grever les informations récoltées voire empêcher l'accès à des pratiques habituellement cachées aux adultes. Comme le rapporte MANDELL (1988), la principale difficulté a résidé dans le ménagement de cette posture auprès des animés et de leurs responsables animantes. Les premiers ont vérifié la consistance de ma position voire l'ont utilisé à profit lorsqu'ils grappillaient des portions supplémentaires de Nutella ou goûtèrent le café discrètement. Les secondes n'hésitèrent pas à me renvoyer à mon rôle d'adulte malgré mon statut d'observateur ; d'autant plus lorsqu'elles se retrouvaient en difficultés.

Éléments contextuels

Le séjour observé était organisé par un grand comité d'entreprise durant l'été 2014 pendant dix jours dans le Doubs. Dirigé par deux directrices occasionnelles expérimentées, se présentant comme « *intermittentes de l'animation*³ », le séjour recevait 33 jeunes : 27 animés dont six filles de 12 à 15 ans et six animantes dont deux garçons de 19 à 23 ans détenant le Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur (BAFA) – uniquement des jeunes étudiantes volontaires vouées à une carrière temporaire (PINTO 2008) – en plus du personnel technique exclusivement masculin (deux en cuisine et trois pour l'entretien). Élément important, il faisait suite à une première session de quatorze jours avec un premier groupe dont le départ avait provoqué de la « *nostalgie* », évoquée les premiers soirs en réunion.

3. Les citations en italique renvoient à des propos recueillis pendant l'enquête.

Selon les termes du projet pédagogique, les directrices – par ailleurs formatrices BAFA – souhaitaient déroger à la traditionnelle « *journée-type* » en organisant un « *réveil individualisé* » (avec des « *grasses mat'* »), un « *repas échelonné* », des « *temps de discussions* » quotidiens avec les jeunes (« *petits conseils* » et « *labo* »), un coucher « *différencié* » ... À côté de l'activité thématique centrale du séjour (kayak⁴), elles différenciaient d'autres « *activités organisées* » par les animantes alimentées par le « *labo* » et des « *activités inorganisées* » à l'initiative des animés à partir de « *coins d'animation permanents* » aménagés. Autrement dit, à l'encontre d'une « *pédagogie du choix* », elles souhaitaient déformaliser le cadre particulièrement rigide du « *modèle colonial* », « *prisonnier de la forme scolaire* » (HOUSSAYE 1998), en échelonnant les horaires et en autorisant la circulation entre les lieux. Par ailleurs, ce fonctionnement moins formel serait propice aux négociations entre animantes et animés en suivant VARI (2004).

Les données collectées au fil des onze jours de présence ont été retranscrites et constituent un corpus de cent cinquante pages pour approximativement deux cent heures d'observations complétées par divers documents (projets, organisation, blogs, etc.). Les situations retenues se veulent significatives et permettent de mieux comprendre les incidences du faible écart d'âge (calendaire) entre les jeunes du séjour.

UNE FRONTIÈRE D'ÂGE FLOUE

Comme d'autres (AMSELLEM-MAINGUY et MARDON 2011; CAMUS 2012), j'ai pu observer la juvénilité partagée des animantes et des animés à travers leurs pratiques durant la journée – ou leurs rapports à certaines « *corvées* » – puisant dans des cultures juvéniles, ses codes (vestimentaires, langagiers...) et des références musicales lors de la boum (rap, électro, chanson française), livresques dans la « *salle éveil* » (BD, mangas...) ou cinématographiques pendant les sorties...

De l'usage des téléphones à la quête du WiFi

Que ce soit la télévision ou les jeux vidéos, les loisirs numériques restent proscrits à l'école, régulés et l'objet de négociations au sein de la famille mais bien souvent à la porte des « *colos* ». Depuis l'avènement des smartphones largement détenus par les jeunes, le téléphone profite d'une place ambiguë tant il bénéficie aux encadrants comme aux encadrés qui peuvent s'en servir pour déjouer l'ennui et provoquer de nouvelles « *perturbations* » (JARRIGEON et MENRATH 2010). Au sein des séjours, il n'est pas rare que ces objets soient récupérés le premier jour par les animantes, rendus aux animés lors d'une tranche horaire définie et, parfois, en retirant la carte SIM pour limiter les contacts extérieurs. Lors du séjour, les directrices considéraient que les téléphones étaient la « *propriété des jeunes* » et les animés ont reconnu cette « *liberté* » dès le premier jour.

4. Expliquant la sur-représentation des garçons par la connotation masculine de l'activité affichée.

Néanmoins, dès le convoyage des animés, les premières remarques de ELSA visaient à modérer les futures usages des téléphones sous couvert de justifications techniques en prétextant que l'on « *capte mal* ». En réaction, les animés lui feront remarquer, non sans ironie, qu'ils « *capt[ai]ent très bien* » voire qu'ils avaient « *quatre barres* ». Pour autant, avant le coucher dans la salle dédiée aux « *activités calmes* », la description des actions ne permet pas de savoir qui est animé ou animant, en l'occurrence ZOÉ et SIMON, alors que les personnes présentes utilisaient leurs téléphones.

22h39. Dans la « *salle éveil* », il ne reste effectivement que trois garçons : Nico, Benoît et Karl. Les deux derniers sont sur leur téléphone qu'ils se montrent alternativement et Nico lit des BD '*Lanfeust*'. À côté, ZOÉ et SIMON regardent aussi des photos sur un téléphone si ce n'est qu'ils sont assis sur un canapé légèrement décalé. Elle appelle quelqu'un pour lui dire qu'elle caresse les cheveux et la coupe afro de SIMON ; ce qu'elle fait effectivement. Ils rigolent ; tout comme Benoît et Karl qui se montrent – aussi – des photos et des vidéos personnelles.

Simple coïncidence ? Pendant l'ensemble du séjour, les jeunes utilisaient régulièrement leurs téléphones et les mêmes applications comme de nombreux jeux tels que '*Dual quizz*' ou '*Clash of Clans*' sans oublier '*facebook*'. Certaines nécessitaient une connexion à internet et les animés rechignaient à consommer les données de leur forfait contrairement aux animantes qui bénéficiaient de la présence d'un réseau WIFI dans le « *bureau* ». Cependant, la connexion internet est devenue un enjeu dès les premiers jours.

Jour 2, 18h29. En salle éveil, session de lecture partagée à trois et discussion sur la BD *Seuls*. Pour vérifier la sortie prochaine du dernier tome, un prend son téléphone mais il dit qu'il « *n'a pas de wifi* » : impossible de vérifier. « *Ben... dans le bureau, j'ai pu.* » réponds-je. « *On a le droit ? – Chépa* » et Karl me raconte que sur sa dernière colo, « *ils pouvaient pas y entrer, sauf pour demander leur téléphone* ». « *Le code wifi, c'était un peu comme le Graal* ». On rigole quand il rajoute sa gestuelle biblique, mains jointes et bras levés, regard au plafond.

Si les animés confirmaient ainsi le contrôle habituel, Paul tenta peu après une première approche en photographiant le code dans le bureau mais il fût surpris par deux animantes qui refusèrent d'un air convenu en vérifiant la suppression effective de la photo de son téléphone. Pourtant le lendemain, et en moins de deux heures, le code était découvert.

Jour 3, 18h02. À l'extérieur, les filles poursuivent Kévin en répétant : « *il a le code !* ». Dans la poursuite, il croise Laurent qui part en courant avec lui en s'exclamant : « *Oh putain !* ». Paul, qui s'interroge sur ce qu'il se passe en les voyant passer, doit lui aussi partir en courant peu après quand elles apprennent qu'il a aussi le code. Le groupe traverse le terrain en long et en large... entre les bâtiments.

Alors que je cherchais l'origine de la « *fuite* » dans le bureau de la direction, la directrice adjointe m'expliqua que « *c'était possible* » d'obtenir le code et la directrice rajouta en rigolant : « *en tout cas, ils téléchargeront moins que les anims !* ». Suite à la diffusion du code, le hall attenant au bureau, seul lieu où l'on captait le signal, est devenu pour le reste du séjour un lieu de rencontres connectées au grand dam des animantes qui ne manquèrent pas de moraliser

régulièrement les habitués dont elles faisaient partie. À plusieurs occasions les jours suivants, des animantes jugèrent que « *ce n'est pas une colo ça* » en voyant des animés « connectés », qu'ils n'étaient « *pas là pour ça* » et qu'ils « *devaient plutôt aller jouer avec des potes* ».

Comme le montrent AMSELLEM-MAINGUY et MARDON (2011), le portable réinterroge les frontières temporelles mais aussi spatiales en rompant la « bulle » de la « colo », son caractère séparé du lieu de départ. Souvent, les organisateurs en viennent à contrôler et réguler ces usages tout en privilégiant d'autres moyens de communication comme la traditionnelle carte postale parfois obligatoire. Cependant, il interroge aussi la juvénilité partagée des animantes qui en profitent tout en moralisant les animés.

Des « privilèges » parfois embarrassants

Comme l'exclusivité du WiFi abandonnée, d'autres pratiques relativement anodines ont permis de comparer les usages possibles des animés et des animantes. Usant de leur statut pour échapper à quelques contraintes qu'ils rappelèrent aux animés, les animantes révélèrent un rapport similaire à l'expérience de la « colo » tout en s'assurant des petits « *privilèges* » selon l'expression d'animés.

19h36. « <i>On a faim, on a faim !</i> » martèle ELSA avec ses poings. À côté, SOPHIE mime le geste avec les couverts sur la table sans taper, « <i>comme des gamins</i> » tandis que ALAIN joue sur son téléphone sous la table en attendant.
--

Mis à part les téléphones, les repas et les rapports à la nourriture étaient significatifs. Alors que les animés étaient invités à « *au moins goûter* » ainsi qu'à « *manger de tout* », les animantes pouvaient sélectionner leurs denrées voire sauter un plat en assurant le service. Leur placement à table ciblait certains tablés réputés moins « *difficiles* » en n'hésitant pas à rajouter une assiette ou à privilégier directement un repas entre animantes. À la suite, le goûter était l'occasion de quelques forfaits pour les animés en récupérant des portions supplémentaires mais les animantes s'adjudageaient le rabe voire maîtrisaient l'accès à la réserve. Par ailleurs, le moment de la douche pouvait devenir « *la guerre* » avec quatre cabines pour 25 jeunes dans un bâtiment et l'attente pouvait être longue. Cependant, elle n'était pas partagée par tout le monde comme le rapporta SOPHIE à ses collègues. Elle raconta qu'elle « *a[vait] doublé vu qu'elle est animatrice et doit travailler* ». Mieux, un personnel de service conseilla la douche de l'infirmier, dans un autre bâtiment disposant d'un peu d'intimité et du « *grand luxe* » : un pommeau et un robinet mitigeur évitant les désagréments du bouton poussoir et la température unique(ment) froide. Dans le même ordre quotidien, les animés étaient régulièrement conviés à ranger convenablement leurs chambres afin que, au moins, l'entretien puisse être réalisé. Pour autant, la chambre des animantes ne brillaient pas par leur propreté avec la complicité du personnel de service. De manière plus subtile, elles étaient surtout séparées des animés et idéalement placées à côté des sanitaires tandis ces derniers devaient descendre d'un étage.

Plus visibles et moins contrôlés, les « délires » des animantes – déjà notés par CAMUS (2012, p. 141) – passèrent difficilement inaperçus lorsqu'elles se poursuivaient, se griffonnaient avec des

marqueurs indélébiles, se jetaient de la peinture ou de l'eau froide sous la douche ou piégeaient les chambres en entourant lit et vêtements avec du cellophane... À ces occasions, il n'était pas rare d'entendre quelques insultes « ludiques » faisant partie intégrante d'un « parler-jeune ». Malgré leurs rappels et les explications dispensées de la signification de certaines insultes, l'embarras récurrent des animantes montre le décalage entre leurs pratiques juvéniles déviantes avec la « maturité » et la « responsabilité » qu'elles sont censées afficher ; c'est-à-dire présenter une face « adulte » dont l'exemplarité permet de légitimer la moralité demandée.

UNE FRONTIÈRE TRANSGRESSÉE

Dans son ouvrage, THORNE (1993, p. 29) montre comment nous « faisons le genre mais que cette différence dichotomique [...] peut être plus ou moins pertinente, et pertinente de différentes façons, d'un contexte social à un autre »⁵. Selon les situations et leurs propriétés, la frontière de genre peut-être traversée sereinement voire transgressée ouvertement par des filles et des garçons. De la même façon, les frontières de « race » (sociale) (MOORE 2003) ou d'âge sont aussi interrogées par les enfants selon les contextes. Parmi d'autres, PASSUTH (1987) avait montré comment les cadet-te-s tentent de (se) grandir en paraissant plus matures, par les façons de se vêtir, de parler, en arrêtant ou cachant certains jeux – à l'entrée au collège par exemple – et de tout ce qui pourrait discréditer, c'est-à-dire infantiliser. Rassemblant des inconnus dont les réputations ne sont pas établies, un séjour peut être l'occasion pour les animés de se grandir auprès de ses pairs et, parfois, avec plus ou moins de succès.

Du « dirty play » à l'apogée de la dernière nuit

Souvent comparés sur leurs qualités, les téléphones ont servi à plusieurs occasions pour démontrer le grandissement des animés à travers des vidéos de leurs « exploits » (en quad, au collège ou dans les jeux vidéos) ainsi que les photos censées prouver l'étendu de leurs contacts sur les réseaux, et en particulier avec le sexe opposé. Associées à l'historique des messages, elles impliquent des discussions autour de leurs supposées relations et d'une éventuelle preuve de l'existence affirmée d'un-e petit-e ami-e. À côté des comparaisons intragénérationnelles, d'autres vannes visaient directement les animantes. Par exemple, lorsqu'Ethan défia ses copains de « *descendre en calfouette* » au petit-déjeuner, l'interdiction des animantes devint une provocation organisée plusieurs matinées d'affilée. Ainsi, leurs provocations pouvaient intervenir dès le réveil jusqu'à l'espace réservé à la « *pause* » où ils exposèrent avec plaisir leurs flirts « secrets » et leurs contradictions.

Jour 3, 9h30. Réveil des derniers anims qui rejoignent la table où sont présents les premiers levés du petit-déj. Ils se racontent leur nuit « *bien animée* ». ALAIN s'installe. « *Alors bien dormi ? – Pas assez...* ». Entre film et jeux « *arrosés* » (alcoolisés), j'apprends qu'ils se sont couchés vers 3h ce qui

5. Traduction de : “do’ gender, but this dichotomous difference [...] may be more or less relevant, and relevant in different ways, from one social context to another”

explique son affalement sur la table et sa recherche de café.

9h36. « *ALAIN il dort!* » répète et se moque la table des grands alors qu'ils l'appelaient. Lui, tête dans les bras croisés sur la table, reste sans répondre.[...]

17h09. Près du portail, Ethan, Florent, Joan attendent Victor qui doit revenir de l'épicerie afin d'y aller, chacun leur tour. Au coin clope, les cigarettes se consomment en commentaires : « *Sont vraiment attardés* » dit ALAIN qui les observe.

17h11. Nico sort du bâtiment et vient les voir depuis la rambarde. Il demande, ironique, à ELSA : « *C'est quoi cette clope? C'est pas bien de fumer!* » tandis qu'elle continue, comme si de rien n'était. Il rigole et rejoint les autres devant le portail.

La juvénilité des animantes qui était censée être un atout devient un attribut discréditable pour les animés afin de gagner en prestige. Lors d'une farce, une autre forme de "dirty play" (FINE 1986, p. 64), ils sont parfois discrédités. À côté du chahut organisé de la traditionnelle boum autorisant les travestissements (AMSELLEM-MAINGUY et MARDON 2011), la dernière nuit clôt le séjour par la tentation d'un dernier coup d'éclat avant les séparations du retour; les animantes sont dans une situation similaire. Parmi la « *nuit blanche* » ou les tentatives de se retrouver entre garçons et filles, les transgressions s'annoncent : au « *dawa* » des animés répond la « *cuite* » des animantes. Et ce, malgré les préventions de la direction quant à la fatigue, au convoyage et le rappel de l'organisateur concernant l'image dispensée aux parents. Cependant, la soirée des unes allait à l'encontre de la soirée des autres.

23h15. Plusieurs montées et descentes pour des animateurs dans les couloirs, afin de ramener un semblant de calme, la réunion a du mal à commencer. Ça n'empêche pas de continuer à boire des bières. [...]

23h37. Un cri se fait entendre et un lot de bruits sourds répétés. Ils sont « *en feu* » dit une anim avant que ZOÉ, ELSA et ALAIN repartent en courant vers l'étage des chambres.

Pourtant prompts à se faire des farces, les animantes n'ont guère apprécié le piège tendu. Elles chutèrent et se retrouvèrent bloqués par des balais entravant le couloir face à des animés dénudés et hilares. De retour au bureau, les mines étaient déconfitées et passablement énervées devant une telle offense. Une était « *dégoûtée* » et « *ne sa[va]it plus quoi faire* », un jugeait que « *même moi, à leur âge, je faisais pas ça* », une autre considérait qu'ils avaient « *dépassé les bornes ces petits cons...* ». Alors que la « *vengeance* » s'organisait en attachant les poignées des portes des chambres empêchant leur ouverture, la direction coupa court : « *entre adultes et animés oui, mais pas aux gamins* ».

Pour reprendre l'analyse des relations entre élèves et enseignantes de BECKER (1952), l'« acceptabilité morale » des animantes a été mise à rude épreuve alors que les jeunes animés déviaient ouvertement de leurs représentations du « client idéal » qu'est l'Enfant docile (ibid., p. 460). Entre le "dirty play" qui pointe et moque les incohérences voire l'inconsistance du rôle d'adulte modèle que les animantes sont censées endosser, les animés excellent dans les vanes et les provocations embarrassantes. Lors de la dernière nuit, les ressources personnelles – et juvéniles – des animantes ont été dépassées comme en témoigne la prise en charge de la direction.

Un statut vulnérable à protéger

D'un côté, la juvénilité des animantes s'affiche ostensiblement dans leurs pratiques et la proximité peut devenir familiarité et la crédibilité s'effondrer. D'un autre côté, elles peuvent être renvoyées à la figure autoritaire du parent – pire, de l'enseignant – à laquelle elles ne veulent pas être associées au risque de perdre cette proximité. « Ni enfant, ni adulte », les animantes sont dans une situation délicate d'entre-deux entre les risques du « copinage » et du « flic », il s'agit de trouver la « bonne distance » (CAMUS 2012, p. 140). Trivialement, la tension réside dans la résolution quotidienne du paradoxe⁶ suivant : comment « jouer au jeune » quand je suis jeune auprès d'autres jeunes ?

« Compétence » pour CAMUS (*ibid.*), la juvénilité devient aussi une épreuve pour laquelle les ressources personnelles suffisent rarement pour s'en sortir. Dès lors, l'expérience acquise « sur le tas » dans des séjours précédents devient une source de valorisation et de reconnaissance entre animantes. Or, mis à part la direction et les personnels techniques, elles partageaient une relative inexpérience : une dénombrait plusieurs séjours au compteur tandis la majorité encadrait son deuxième séjour. Suivant les « carrières temporaires » (PINTO 2008), cette inexpérience est constitutive de l'animation dite « occasionnelle » marquée par un renouvellement conséquent (CAMUS 2012, p. 139).

23h27. « *C'est quoi ce bruit? – C'est la bataille de polochons de 23h – Quoi? Ils se sont donnés rendez-vous? – Ben oui...* » et ELSA raconte que Ethan lui a demandé : « *mais qu'est-ce que vous faites à 23h30? Parce qu'on est tous seuls...* ». Pour ALICE, « *ils ont capté la réunion* » et deux animatrices se lèvent pour rejoindre l'étage.

Situation parmi d'autres, elle montre comment les animés profitent de leur connaissance des coulisses du séjour pour investir des moments où la surveillance se relâche. En comparaison, l'expérience des animés dépassait largement celle des animantes et certains accumulaient plus de séjours que de nombre d'années. Ainsi, ils possédaient plus d'expérience de la « colo », de ses rouages comme de son encadrement, c'est-à-dire des débutantes régulièrement remplacées.

Jour 9, 16h40. « *Est-ce que tu es animateur? Non, alors tu te tais et tu reprends ton rôle d'enfant* » répond sèchement SOPHIE à Victor.

Face aux demandes pressantes lors d'un « atelier », cette phrase lâchée sous le coup de l'énerverment, et certainement de la fatigue accumulée, illustre les incidents de la proximité dans les relations quotidiennes. De la même façon que les animés se grandissent, les animantes peuvent tenter d'affirmer et d'afficher une face « adulte ». Parfois, la tentation est grande de performer une autorité traditionnelle fondée sur le statut mais leurs propres pratiques viennent décrédibiliser ces rappels à l'ordre. Dès lors, on comprend mieux à partir de ces situations comment des jeunes ne veulent pas être étiquetés comme tel et masquent leur âge. En somme, la proximité peut devenir promiscuité.

6. Simplifié ici dans le sens où, en plus de l'âge, il resterait à le caractériser selon le sexe, la classe et la « race » (sociale). La dimension genrée des rapports d'âge est particulièrement visible à travers le « dirty play » qui concerne majoritairement les garçons.

UNE FRONTIÈRE RÉAFFIRMÉE

À défaut d'expérience, de ressources personnelles ou issues de la formation, les animantes se sont accommodées de leurs difficultés par diverses « stratégies » (WOODS 1997) pour sauver les apparences contre le « dirty play » des animés. En suivant THORNE (1993), les animantes deviennent les gardiens de la frontière d'âge en reconstruisant une distance sociale qui a été historiquement atténuée. Au fil du séjour, ces stratégies se sont traduites par une réorganisation du contexte de travail en limitant les moments de « face-à-face » où les animantes sont les plus vulnérables.

Des « activités » limitées aux disparitions en coulisse

Devenu incontournable dans les séjours, le conseil ou la « réunion d'enfants » est une situation où se discute généralement les « activités » quand elles ne sont pas prises en charge par des spécialistes prestataires. Néanmoins, les « labos » se bouclaient en une dizaine de minutes le temps nécessaire aux animantes pour faire valider aux animés – généralement les filles considérées comme moins difficiles – les « activités » qui avaient leur préférence.

16h46. Petit conseil. « Faut innover à un moment, pas toujours la même chose » rechigne l'animatrice suite à la proposition de « city-foot ». Elle leur demande de « chercher autre chose ». Ethan propose un « concours de balançoire ». Nouveau refus d'ALICE. Ils continuent : « chasse au trésor », « gamelle car c'est trop bien » ... « Mais non, on l'a déjà fait ! Et un Mister X ? » refuse et propose ALICE. Ils refusent à leur tour. Nouvelle tentative avec un « vous êtes sûr ? » appuyé. Nouveau refus.

Une première tentative, échouée, de négociation (WOODS 1997, p. 360) avec les garçons révèle ici la volonté de « s'en tirer » à moindre frais en proposant un jeu réalisé le séjour précédent derrière l'argument de la découverte de « nouvelles » activités⁷. Parmi d'autres exemples, le souhait d'un « atelier de construction d'arc » s'est transformé en « tir à la sarbacane ». Comme un personnel de service en possédait une, elle évitait la tenue d'un atelier qu'aucune animante ne voulait assurer. Aussi, les baignades souvent demandées dans la rivière attenante ont été particulièrement redoutées pour éviter d'y plonger (16 °C) et, même en coulisse, d'après discussions ont eu lieu entre animantes. Enfin, lors d'une négociation à propos de l'horaire du coucher pendant un « labo », SOPHIE argua « des questions d'organisation, des réunions et le repos qui leur est nécessaire » pour limiter la portée du changement à une demi-heure supplémentaire un jour sur deux. En échange, elle demanda leur silence et leur fit promettre leur coopération.

Engagés, sans pointeuse ou horaires précis, du matin au soir et même la nuit, les animantes peuvent être sollicitées par les animés et se doivent de maintenir un engagement approprié malgré leurs habitudes juvéniles et les tentations pour d'autres engagements. Comparables à

7. Sans oublier que les « activités » cohabitent avec des prestations menées par des moniteurs spécialisés pour lesquelles les animés sont inscrits. Implicitement, les activités « animées » peuvent sembler dévaluées comme simple « bouche-trou » à côté des activités « spécialisées ».

celles observées par CAMUS (2012, p. 144), diverses stratégies s'aménagent plus subtilement au fil de la journée comme autant de possibilités de « freiner la production » en détournant et réinterprétant les tâches à effectuer. Ainsi, les « activités⁸ » commençaient rarement avant 10h (ou 14h) pour finir à 12h (ou 16h) et la veillée démarrait ponctuellement à 21h malgré les consignes récurrentes de la direction « *d'investir les temps morts* ». Incidemment, même le repas initialement « *échelonné* » devint collectif.

17h55. « *Ils sont où les anims ?* » demande Florent qui m'interpelle alors que je traverse la cour. Haussement d'épaules, je n'en sais rien. Ils sont un petit groupe (5-6) et débute ce qui ressemble à une manifestation : « *On veut des bonbons* » répètent-ils en cœur, point levé, cognant sur les tables. « *On veut voir la directrice !* » lancent-ils sous les fenêtres du bâtiment principal. L'adjointe vient les voir : « *Vous pouvez demander à un anim' non ? – On sait pas où ils sont...* ». Ma vérification me conduit au coin clope où ils sont tous assis.
20h31. Après le repas. Est-ce la pause ? Tous les anims (six) sont sur leurs téléphones : textos, 'facebook', actualités, vidéos et fument au coin clope.
23h28. Nouvelle pause clope, bières... en attendant la réunion. ALAIN voulait se faire « *une partie de jeu* » ('*League of Legends*'), ELSA échange des textos comme SOPHIE qui télécharge aussi un film et change de photo sur son profil facebook.

Sans conteste, en limitant le temps d'activité, les animantes avaient instauré des temps de pauses à l'intérieur de leur journée soit autant d'arrangements pour « s'absenter du théâtre des conflits éventuels » par l'« absence » et le « détachement » (WOODS 1997, p. 366). Elles se regroupaient dans le rare espace où elles pouvaient être à l'abri du regard des animés, se relâcher et, dans une sorte d'exutoire, rigoler de leurs mésaventures respectives ou se moquer des jeunes animés. Une autre stratégie s'entremêle ici par le rire entre collègues compatissantes afin de se « remonter le moral » (ibid., p. 371). De même, lorsque les animés sont (enfin) couchés après la « *corvée de la réu* », la vie nocturne (ré)compense la journée avec le traditionnel « *cinquième repas* » parfois bien arrosé. Poursuivant, on ne peut comprendre la situation des animantes sans appréhender l'ensemble du séjour en considérant le côtoiement du personnel de service. Dès les tâches d'entretien effectuées, les activités de ces derniers – dormir, jouer, boire – étaient particulièrement enviées d'autant qu'ils disposaient de conditions de travail plus avantageuses. Comme dira l'un deux, « *on a les avantages de la colo sans les inconvénients* » que sont les animés. Avec cette attraction supplémentaire pour s'engager dans les coulisses du séjour et s'absenter des relations aux animés, la « routinisation » (ibid., p. 368) a rétabli une structuration temporelle en ré(in)staurant un fonctionnement proche du « modèle colonial » (HOUSSAYE 1998) malgré les intentions initiales de la direction.

À travers ces stratégies⁹, plutôt similaires aux enseignantes, apparaît « le plus grand problème des agents des métiers de service : leurs relations avec leurs clients » (BECKER 1952,

8. La « sur-activité » peut être considérée comme une autre forme de stratégie observée dans les internats d'excellence ou les établissements pénitentiaires pour mineurs.

9. L'absence de la « fraternisation » (WOODS 1997, p. 362) sous sa forme d'« identification culturelle » montre encore la situation paradoxale d'entre-deux des animantes.

p. 451) étiquetés comme plus ou moins « difficiles ». La fabrication d'un nouveau cadre par les animantes peut s'apparenter à un ordre d'interactions moins vulnérable face aux négociations et provocations potentielles. Les stratégies des animantes consistent à limiter leur coprésence pendant les moments dits « informels », ouverts à l'incertitude et aux négociations (VARI 2004). Pour éviter de perdre la face, les animantes se sont ainsi arrangées une « organisation parallèle » (THORNE 1993, p. 182) en traduisant matériellement une frontière d'âge – à la manière de celle pour séparer filles et garçons – réaffirmant une distance sociale par des territoires réservés et des séparations temporelles.

Des jeunes « ensemble et... séparés »

Habituellement, l'ordre générationnel suppose l'enfance et l'adultéité comme deux catégories antinomiques et asymétriques. Pour autant, la jeunesse, son flou et son allongement largement documenté, vient brouiller les frontières dans les transitions entre les âges. Derrière la relativité des catégorisations et les discordances entre les âges calendaires, apparaît alors l'âge social c'est-à-dire sa performance quotidienne à travers des pratiques qui transgressent ou réaffirment des différences générationnelles. Cette étude de cas ne prétend pas à la généralisation mais contribue à mieux saisir les rapports entre les âges dans un contexte particulier.

Par ses conditions d'organisation atypiques, la « colo » réunit des jeunes dont les pratiques quotidiennes sont largement comparables. Rassemblés dans les mêmes bâtiments et enveloppés par la même institution, animantes et animés réinterrogent la différence naturalisée entre les âges. Pour se grandir et ainsi négocier de nouvelles capacités, les animés n'hésitent à provoquer et chahuter voire transgresser l'ordre générationnel. En parallèle, les animantes sont confrontées à des animés qui disposent d'une plus grande expérience de la « colo » et tentent de se grandir par la reconstruction d'une frontière d'âge qui permet de défendre leur statut vulnérable et légitimer l'autorité qui y est attachée constituant l'épreuve du « face-à-face ».

In fine, pour paraphraser l'expression goffmanienne, les « stratégies de survie » des animantes sont autant d'« arrangements entre les âges » pour être « ensemble mais séparés » des animés dans une organisation parallèle. À défaut de compétence relationnelle, la juvénilité et ses ressources naturalisées derrière la figure typique du « grand-frère » ne permettent pas de prendre une « distance au rôle » d'animateur qui devient une épreuve quotidienne. Pour autant, ces situations de confrontation entre animés et animantes reposent sur des conditions d'emploi produisant leur inexpérience et aux conditions de travail supposant une relation éducative. En effet, l'épreuve de la relation est largement commune aux enseignantes comme le montre BECKER (1952) et bien d'autres – particulièrement pour les débutantes – alors qu'elles doivent faire preuve d'habiletés pour « tenir la situation » de classe vulnérable à l'imprévu en composant avec l'apathie voire les résistances des élèves. Autrement dit, il semble que le « modèle colonial » – et sa formalisation scolaire (HOUSSAYE 1998) – a pu s'instituer comme un compromis organisationnel ménageant les faces de chacun en offrant des concessions quotidiennes d'entre-soi ritualisées : les « pauses » des unes sont le « temps libre » des autres.

Références

- AMSELLEM-MAINGUY, Y. et A. MARDON (2011). *Partir en vacances entre jeunes : l'expérience des colos. Rapport sur les accueils collectifs de mineurs*. Rapport d'étude. INJEP. 117 p.
- BECKER, H. S. (1952). « Social-Class Variations in the Teacher-Pupil Relationship ». In : *Journal of Educational Sociology* 25.8, p. 451-465. DOI : [10.2307/2263957](https://doi.org/10.2307/2263957).
- CAMUS, J. (2012). « Être animateur : la juvénilité comme compétence ». In : *Accueils collectifs de mineurs : recherches*. Sous la dir. de J. HOUSSAYE. Vigneux : Champ social - Matrice, p. 137-154.
- FINE, G. (1986). « The Dirty Play of Little Boys ». In : *Society* 24.1, p. 63-67.
- HOUSSAYE, J. (1998). « Le centre de vacances et de loisirs prisonnier de la forme scolaire ». In : *Revue française de pédagogie* 125, p. 95-107.
- JARRIGEON, A. et J. MENRATH (2010). « De la créativité partagée au chahut contemporain. Le téléphone mobile au lycée ». In : *Ethnologie française* 40.1, p. 109-114.
- MANDELL, N. (1988). « The Least-Adult Role in Studying Children ». In : *Journal of Contemporary Ethnography* 16.4, p. 433-467.
- MOORE, V. A. (2003). « Race, Risk, and the Emergence of Gender Boundaries: Kids Crossing Boundaries in Summer Camps ». In : *Qualitative Sociology* 26.2, p. 173-198. DOI : [10.1023/A:1022915028704](https://doi.org/10.1023/A:1022915028704).
- PASSUTH, P. M. (1987). « Age Hierarchies within Children's Groups ». In : *Sociological Studies of Child Development* 2, p. 185-203.
- PINTO, V. (2008). « Les étudiants animateurs : un petit boulot vocationnel ». In : *Agora débats/jeunesse* 48, p. 20-30.
- THORNE, B. (1987). « Re-Visioning Women and Social Change. Where Are the Children? » In : *Gender & Society* 1.1, p. 85-109.
- (1993). *Gender Play. Girls and Boys in School*. New Brunswick : Rutgers University Press. 237 p.
- VARI, J. (2004). « Négociations en centre de vacances ». In : *Agora débats/jeunesse* 35, p. 32-44.
- WOODS, P. (1997). « Les stratégies de « survie » des enseignants ». In : *Les sociologues de l'éducation américains et britanniques*. Sous la dir. de J.-C. FORQUIN. Paris : INRP - De Boeck, p. 351-376.